Des mots pour inventorier, ordonner, montrer

À propos du musée de Guéret

Solange Pinton

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5>

DOI : 10.4000/lhomme.5

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 75-92

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5> ; DOI : 10.4000/lhomme.5

Des mots pour inventorier, ordonner, montrer

À propos du musée de Guéret

Solange Pinton

LE DERNIER guide du musée de la Sénatorerie à Guéret (Creuse), édité en 1988, oublie de présenter la salle de sciences naturelles, qu'on a la surprise de découvrir dans une aile du rez-de-chaussée. Cette omission involontaire nous paraît significative et marque la difficulté de conjuguer, dans un même lieu, des collections rassemblées selon des approches différentes. D'un côté, celles d'art et d'archéologie qui ont suivi l'évolution liée à ces disciplines, de l'autre, l'ancien cabinet d'histoire naturelle, figé aujourd'hui dans les conventions propres au XIX^e siècle.

Rangés dans de hautes vitrines qui occupent tout le pourtour de la pièce ou exposés dans des meubles placés en son centre, s'alignent mammifères et oiseaux, œufs dans leur nid, moulages peints de poissons, reptiles, batraciens et champignons, espèces et variétés de papillons et d'insectes... La plupart des spécimens proviennent de la région, mais la présence de certains animaux exotiques, de squelettes, de cornes, de coquillages et même de monstres (veau à cinq pattes, moutons et lézard à deux têtes) apparentent ce lieu aux cabinets de curiosités que décrit Ktzysztof Pomian (1987). Et bien que certains principes de classement soient encore à l'œuvre – les étiquettes d'origine, en latin, ont été conservées –, c'est l'étrangeté de la mise en scène qui retient l'attention : l'entassement, le fouillis, les juxtapositions insolites.

Cette salle d'histoire naturelle est un précieux témoignage de ce qu'était le musée à ses débuts et demeure intéressante en tant que telle. Le musée se développera par la suite autour des collections d'art et d'archéologie qui

---

Je remercie Madame Simone Doublard du Vigneau, conservatrice du musée de Guéret, de m'avoir permis de consulter les archives.

n'ont pas cessé de s'accroître et de se transformer. Nous tenterons d'interpréter cette histoire à travers les dénominations successives, les taxinomies que proposent les listes d'acquisitions, les inventaires et les guides du musée.

C'est à l'initiative de quelques notables de la ville que l'on doit la création du cabinet d'histoire naturelle. Deux d'entre eux décident, en 1829, de réunir dans un même local leur collection : Joseph-François Roudaire, propriétaire et naturaliste amateur qui a suivi à Paris les cours de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, et François Bonnafoux, un négociant, passionné de botanique et d'archéologie.

En 1832, ils s'associent à cinq autres personnes – un ingénieur des mines, un imprimeur, un architecte, un médecin et un inspecteur des ponts et chaussées – pour fonder la Société d'histoire naturelle de Guéret dont les premiers statuts précisent qu'elle a « pour but unique l'étude et les progrès des sciences naturelles [...] ». Il sera réuni une collection des différents règnes de la nature, de préparations artificielles, d'instruments de physique, d'agents chimiques, de dessins et d'ouvrages scientifiques. Nonobstant le titre et le but de la Société, les objets d'art et d'antiquités pourront faire partie de la collection. Lorsque les ressources le permettront, il sera avisé aux moyens de joindre un jardin botanique à l'établissement et de professer des cours publics » (Hugon 1932 : 31). Souci de contribuer au progrès de la science et d'éclairer les esprits, sans renoncer à la connaissance des arts et des civilisations, l'ambition de ce premier projet reste universaliste, bien dans l'esprit du XVIII^e siècle dont il retient plus d'un trait : l'intérêt pour les instruments de physique, la collection de dessins (qui rappelle celles que s'adjoignaient toutes les Académies de dessin au XVIII^e siècle), jusqu'au jardin botanique (dont la pratique est plus ancienne). Les collections réunies par les premiers sociétaires s'accordent avec ce projet initial puisqu'elles se composent déjà de 98 médailles ou monnaies, 218 minéraux, 280 animaux naturalisés, 121 objets antiques et du Moyen Âge (vases, sculptures, bas-relief), herbier, fossiles, coquilles, etc.

En 1833, la Société d'histoire naturelle de Guéret devient la Société des sciences naturelles et d'antiquités de la Creuse, dans le but explicite « de donner une plus grande extension à son titre et à son objet » (*ibid.* : 33). Les sciences naturelles, qui s'appuient sur un système de classification rigoureux, prennent le relais de l'histoire naturelle, même si ces deux dénominations continuent à être utilisées indifféremment dans les textes. Quant aux « antiquités », reléguées dans la première déclaration au rang d'accessoires, elles acquièrent maintenant la même dignité que les sciences naturelles, et, sous le terme d'« archéologie », font partie des cinq domaines de recherche que se donne la Société : zoologie ; botanique ; minéralogie et géologie, physique, chimie et météorologie ; archéologie. À y regarder de plus près, si les thèmes

paraissent plus précis, le dernier fait problème : à l'hésitation sur les termes – antiquités ou archéologie – répond, dans le musée lui-même, un flottement puisque, comme nous le verrons, on affecte aux collections archéologiques tout ce qui n'est pas sciences naturelles. Les antiquités, affichées dans le nom de la Société, et l'archéologie, donnée comme objet d'étude sont des catégories mal différenciées.

Le programme sera plusieurs fois repris et réaffirmé, notamment dans les cinq préfaces aux premiers volumes des *Mémoires* de la Société : publiées de 1838 à 1864, ce sont de véritables déclarations d'intention. Il n'y est plus question de « préparations artificielles », d'instruments de physique, de jardin botanique (un terrain a bien été acquis, mais il ne semble pas avoir été mis en valeur), ni de cours publics. En 1838, priorité est donnée à l'étude régionale, en même temps que le partage se fait entre les sciences naturelles et archéologiques. Les sociétaires assurent s'être toujours occupés « de recherches relatives aux sciences naturelles et archéologiques, de collections d'objets et de livres propres à ces sciences, s'appliquant toujours d'une manière spéciale à ce qui concerne le département de la Creuse »¹. En quelques années se marque un déplacement d'intérêt : du projet généraliste et de l'ambition de prendre part au progrès de la science, on passe aux préoccupations régionalistes qui s'accordent au mouvement de décentralisation prôné par Augustin Thierry. Ce déplacement est lié à l'importance toujours plus grande donnée aux antiquités, puis à l'archéologie ; absente des premiers statuts, l'archéologie devient l'année suivante thème de recherches pour faire, dans la déclaration de 1838, jeu égal avec les sciences naturelles. Car les sciences naturelles ne sauraient, à elle seules, définir un intérêt local, et l'ambition des sociétaires comportera toujours deux volets, comme l'atteste une lettre adressée au préfet en 1847 : « les matériaux les plus nombreux, les plus variés, les plus précieux mettent à même de faire une étude facile et approfondie de la composition de notre sol, des produits des trois règnes de la nature et de l'histoire de notre ancienne province de la Marche. Nous possédons tous les éléments d'une statistique complète du département »². S'agissant des sciences naturelles, tout se passe comme si, limité au département, un inventaire exhaustif de la nature devenait possible ; quant à l'histoire de la région (sous les espèces de « notre ancienne province de la Marche »), elle est indifféremment confiée à l'archéologie « qui produit des documents précieux pour l'histoire du pays »³, ou aux antiquités qui « nous

1. « Compte rendu de 1838 », in *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* [cités *infra* MSSNAC]. Guéret, Imprimerie Dugenest, 1847, tome I, p. IX.

2. Archives de Guéret, Série T : Sciences et arts, 1847.

3. MSSNAC, 1847, tome I, 1^{er} bulletin, p. XI.

font sainement connaître l'histoire du passé »⁴. Ce recours indifférencié aux antiquités et à l'archéologie pour recomposer l'histoire locale tient d'abord au sens très large alors attribué aux antiquités – œuvres qui ont une valeur artistique universelle et objets ou monuments témoins d'une culture disparue – et ensuite à une certaine imprécision du champ de l'archéologie. Dans une note préliminaire, parue en 1847 dans le premier tome des *Mémoires*, les responsables de la Société se veulent encore les continuateurs de trois institutions du XVIII^e siècle – la congrégation savante des bénédictins, la Magistrature parlementaire et l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui, toutes les trois, s'occupaient, avant la Révolution, des Antiquités nationales. Il faut attendre 1854 pour trouver une référence à Arcisse de Caumont, le fondateur, en 1824, de la Société savante de Caen et qui, avec ses contemporains, a doté l'archéologie d'un vocabulaire descriptif et classificatoire. Ce n'est qu'en 1852 que la Société des sciences naturelles et des antiquités de la Creuse prend le nom – et ceci jusqu'à nos jours – de Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. Parallèlement le Cabinet des sciences naturelles et des antiquités devient le Musée d'histoire naturelle et d'archéologie.

Les fondateurs de la Société des sciences participent au mouvement qui se développe au XIX^e siècle, associant la création d'une société savante ou d'une société d'art à celle d'un musée (cent quarante musées naissent en province entre 1803 et 1865). S'ils ont conscience d'un certain isolement : « L'avenir nous tiendra compte d'avoir créé dans un pays si pauvre, si peu connu, si déshérité un centre d'études, un foyer d'intelligence »⁵, c'est peut-être que Guéret, devenue depuis la Révolution la préfecture du département, doit s'affirmer comme capitale d'une région sans grande unité ni ressources. Aussi la Société des sciences est-elle bien accueillie par le préfet et le maire qui sont les premiers à s'y inscrire, conscients du rayonnement que cette institution peut apporter à leur ville : « Il était honorable pour le département de la Creuse, condamné jusqu'ici à une honteuse obscurité et notamment pour Guéret, son chef-lieu, de s'animer enfin d'une noble émulation, d'étudier et de faire connaître ses ressources et de prouver que ses habitants ne veulent point être étrangers au mouvement scientifique de notre siècle. »⁶

En 1837, la municipalité devient propriétaire des collections, à charge pour elle de fournir un local où les exposer. La Société en gardera cependant l'entier contrôle puisque les conservateurs, nommés par le conseil

4. *MSSNAC*, 1857, tome II, 1^{er} bulletin, p. X. Sans doute, cette connaissance « saine » du passé fait-elle référence à la récente réappropriation des origines celtes, venues contrebalancer une histoire trop exclusivement romaine.

5. « Introduction », in *MSSNAC*, juin 1858, tome III, p. II.

6. « Compte rendu de 1838 », in *MSSNAC*, 1847, tome I, p. XII.

municipal, seront choisis parmi ses membres. Ce n'est qu'en 1970 – donc cent trente-trois ans plus tard – que cet accord prendra fin et que sera nommé un conservateur en titre.

Les liens entre le musée et la Société des sciences sont donc restés longtemps très étroits, et les bulletins qui rendent compte des acquisitions se veulent « autre chose qu'un simple rapport, une sèche nomenclature des objets acquis durant le cours de l'année », ils proposent notices, descriptions, observations, études, etc.⁷ Les goûts et les compétences des sociétaires ou des conservateurs favorisent le développement de certaines collections : Pierre de Cessac à la fin du XIX^e siècle et plus tard Georges Janicaud répertorient et classent celles d'archéologie, Camille Laborde, Eugène Alluaud et Émile Genevoix au début du XX^e siècle enrichissent celles de sciences naturelles, Louis Lacrocq en 1931 donne le premier sa place au folklore...

À ses débuts et pendant une trentaine d'années, la Société va étudier en priorité l'histoire naturelle. Science constituée, elle apparaît comme un modèle, à la fois susceptible de servir les autres sciences et riche de possibilités pratiques : « Les connaissances en histoire naturelle fournissent des lumières et des applications indispensables à toutes les sciences, à tous les arts, à tous les genres d'industrie, à l'agriculture, à l'économie domestique, etc. »⁸.

On en attend donc des applications profitables au pays, préoccupations qui étaient également celles des sociétés d'agriculture : juste estimation des terrains pour une exploitation plus rationnelle, sélection de graminées d'une meilleure rentabilité, essais sur la culture du mûrier, adaptation du lin de Nouvelle-Zélande, tentative pour introduire de meilleurs reproducteurs (un taureau Durham, un bélier Southdown, etc.). Un laboratoire fonctionne les premières années, puisqu'en 1851 le président de la Société fait état d'expériences menées sur le pouvoir calorifique des combustibles propres au département : tourbes, houilles, schistes houillers. Certains membres de la Société s'entraînent aussi un temps à la galvanoplastie pour reproduire les modèles archéologiques.

Et surtout, on lui accorde un grand pouvoir formateur : « [L'histoire naturelle] donne à l'esprit de la méthode, de la logique, forme le jugement et développe le génie. »⁹ D'où l'importance qu'on attache à la fréquentation du Cabinet d'histoire naturelle et des antiquités de la Creuse, conçu comme « un centre commun auquel toutes les études, toutes les recherches viendraient aboutir pour servir à l'enseignement général, [...] un établissement de haut enseignement qui ouvre ses collections aux écoles publiques

7. J. Coudert-Lavillate, « Note préliminaire », in *MSSNAC*, 1847, tome I, p. VIII.

8. « Compte rendu de 1838 », in *MSSNAC*, 1847, tome I, p. XI.

9. *Ibid.*

et à tout homme studieux, à tout travailleur ami des arts, un établissement centre des lumières dans un département où le goût des études est en progrès »¹⁰. Outil de connaissance par excellence, le musée est crédité d'une efficacité pédagogique exceptionnelle puisqu'on y acquiert « plus de savoir par une simple inspection de quelques instants que plusieurs mois de lecture ou de leçons purement théoriques » et que « par ses collections et par ses livres il présente des moyens d'enseignement puissants et rapides »¹¹. L'idée d'un apprentissage rapide par la vue, au simple coup d'œil, est un thème récurrent de l'époque et qui prend le contrepied du vieil esprit de curiosité. Les sociétaires tiennent à le souligner, les collections ne sont pas là pour « récréer la vue ou satisfaire une vaine curiosité ». Curiosité et plaisir sont maintenant tenus en suspicion, seule compte « l'utilité scientifique »¹². De fait, à l'opposé de l'ancien cabinet de curiosités qui, en réunissant les objets les plus hétéroclites, se voulait un « abrégé de l'univers », les nouvelles collections, expositions de spécimens ordonnés en série, donnent à voir une sorte d'« immense tableau de la nature ». Dans le premier cas, ce qui importait c'était la diversité de la création et son étrangeté, dans le second, c'est l'ordre qui régit la nature, un ordre continu (« la nature ne fait pas de sauts ») qui fonde la constitution de séries, lesquelles de ce fait en sont l'illustration.

Les collections d'histoire naturelle s'enrichissent très vite et, en 1851, deux des trois catalogues adressés au préfet les concernent. On met cependant du temps à classer les collections, comme s'en plaint en 1854 un responsable : « Jusqu'ici nos prédécesseurs ne suivirent pas une marche raisonnée, ils disposèrent chaque chose plutôt au point de vue pittoresque qu'au point de vue scientifique. Ils se sont contentés d'inventorier quand il aurait fallu déterminer et décrire »¹³. En 1862, on annonce que la faune du département est complète : « L'histoire naturelle a reçu dans nos collections tous les développements que nos ressources rendaient possibles et qui sont suffisants pour l'enseignement et l'étude de ces sciences précieuses ». Et, dans une lettre adressée au préfet en août 1863, le président de la Société des sciences naturelles comptabilise les richesses acquises : 6 369 espèces zoologiques dont 1 177 coquilles, 2 475 échantillons de minéralogie, 1 500 fossiles, un herbier de 1 075 plantes, 755 objets archéologiques, des médailles, des tableaux et des gravures anciennes¹⁴. Ce n'est sans doute pas par hasard que les choses de la nature sont dénombrées, à

10. « Note préliminaire », in *MSSNAC*, 1857, tome II, 1^{er} bulletin, p. v.

11. « Compte rendu de 1838 », in *MSSNAC*, 1847, tome I, p. xii.

12. *Ibid.*, p. xi.

13. *MSSNAC*, 1857, tome II, p. iii.

14. Archives de Guéret, Série T : Sciences et arts.

la différence des artefacts. C'est que chacune trouve sa place à l'intérieur d'un classement selon « les trois règnes », subdivisés en « ordres, genres, espèces », présupposant une logique qui cherche à constituer des séries complètes : « Nos collections zoologiques n'ont plus de ces lacunes regrettables qui interrompaient la classification scientifique suivie d'après Cuvier », lit-on dans le bulletin de 1864¹⁵.

L'archéologie, qui constitue l'autre pôle des recherches de la Société, met plus de temps à se développer. Les premières fouilles dans le département sont entreprises en 1853 (l'État accorde des subventions pour le Puy-de-Gaudy et la Brède). Peu à peu on met à jour des médailles romaines, des vases en terre et en bronze, des urnes cinéraires, des sculptures antiques..., des voies romaines sont repérées, des ossements découverts fortuitement à Gouzon en 1863. « Il faut », écrivent les sociétaires, « que notre département ne reste pas en arrière du mouvement général qui se poursuit sur tous les points de France pour favoriser l'étude des sciences et les fouilles de nos anciens monuments. »¹⁶ À travers l'archéologie, c'est à l'histoire locale qu'on s'intéresse, et telle est la perspective des Sociétés savantes de l'époque (auxquelles celle de Guéret est affiliée depuis 1845). Mais l'histoire locale ne se réduit pas au passé lointain et à la conservation des objets de fouilles, elle inclut aussi la présentation des objets de toute nature, de tous styles, et de toutes époques, reçus par le musée. Comment sont-ils répertoriés et rangés ? On peut s'en faire une idée grâce à deux documents : les listes d'acquisitions que publient les *Mémoires de la Société* et le *Catalogue des antiquités et objets d'art du musée départemental*.

De 1842 à 1847 paraissent quatre listes. Ce qui frappe au premier regard, c'est l'éclectisme des acquisitions et une manière de les énumérer, pêle-mêle, compte non tenu de leur rareté ou de leur valeur. Ainsi, en 1842, sous l'intitulé histoire naturelle, on trouve notamment : un renard commun, une guenon noire à perruque blanche, un cacatoes nankein de la Nouvelle-Hollande, une cigogne blanche, un chevalier au pied vert, une tête fossile de reptile antédiluvien, envoyée par M. Boiron de Chateauroux, des roches du bassin de Paris, une bergeronnette de printemps avec sa livrée des amours, un cochon de Siam, jeune âge, à six pattes... Et sous l'intitulé antiquités : une châsse en forme d'église, en cuivre rouge émaillé, fond bleu avec figures plates gravées sur le métal, dont les parties visibles sont dorées ; elle est doublée en chêne, n'est pas surmontée d'une crête ou galerie, et s'ouvre par derrière. Le sujet est l'adoration des Mages (XII^e siècle) ; soixante-quinze

15. *MSSNAC*, tome IV, 1^{er} bulletin, p. VI.

16. J. Coudert-Lavillate, « Note préliminaire », in *MSSNAC*, 1847, tome I, p. XI.

volumes écrits sur les sciences, déposés par M. Guillon, pharmacien ; un casque du temps de Louis XIV, trouvé dans la tour de Zizim à Bourgneuf ; un très joli bouquet en émail, donné par M. Midre-Saint-Sulpice, d'Ahun ; un sac ancien, en toile blanche, brodé et piqué et garni de guipures, donné par Mme Petit-Pacaud...

Aux juxtapositions surprenantes des spécimens et objets s'ajoutent donc les noms des donateurs avec leur métier, leur village, parfois le lieu de la trouvaille et le détail du don : Taupe isabelle, donnée par M. Charles (Jules), négociant ; Bulimes de Sénégalie, donnés par Ménard de Rochecave, directeur des contributions directes ; un tombeau en granit trouvé dans son jardin par M. Philipon, limonadier ; deux haches en silex trouvées sur le plateau de Gergovie (Auvergne) et données par M. Philipon...

Les intitulés sous lesquels sont enregistrés tous ces objets sont une première tentative pour réduire cet éclectisme. Dans la liste de 1842, les acquisitions (une centaine) figurent sous huit rubriques : histoire naturelle (incluant, dans l'ordre, mammifères, oiseaux, roches et fossiles), anatomie, livres, émaux incrustés, émaux peints, émaux sur verre, émaux modernes, objets divers. Plusieurs remarques s'imposent. La présence de la catégorie anatomie affirme la volonté de réserver une place à cette discipline scientifique assez récente alors qu'elle n'est représentée que par quatre éléments assez disparates : un squelette d'oreillard commun, un autre de tortue d'eau douce, plusieurs pièces d'anatomie, des calculs vésicaux de chevaux. Seconde remarque : la variété des émaux reçus tient d'abord à leur présence en grand nombre dans la région. Limoges qui est, depuis le VI^e siècle, le grand centre de la production d'émaux, n'est pas loin et on en trouve dans la plus petite église de la Creuse. Notons que les critères retenus pour classer ces émaux sont hétérogènes : les trois premiers font référence à une technique, le quatrième à une époque de sorte qu'ils ne définissent pas un champ commun. À la fin du XIX^e siècle, dans le catalogue qu'on en dressera, ils seront répartis en émaux cloisonnés, émaux champlevés, émaux translucides, émaux peints. Enfin, il faut souligner l'importance quantitative, par rapport aux autres, de la rubrique « objets divers » qui rassemble, en effet, une trentaine d'objets – arc indien, amphore romaine, portrait d'enfant à l'huile, coffrets en fer, navette d'église, armoiries, médailles et monnaies... – et évoque un véritable bric à brac d'antiquaire.

Le bulletin suivant (1844) abandonne la tête de chapitre histoire naturelle au profit de cinq subdivisions : quadrupèdes mammifères, cétacés, oiseaux, coquilles vivantes et fossiles, minéraux. On ne trouve plus qu'un seul type d'émaux (émaux peints), mais deux autres intitulés sont créés : armes ; médailles et monnaies. En sont pourtant exclus « des bouts de flèches en fer », ainsi que des « monnaies frustes d'Évaux » maintenus dans

la catégorie objets divers, un rejet qui s'explique vraisemblablement, pour le premier, par son caractère fragmentaire et pour le second, par son aspect « fruste », mais qui montre que des critères non dits sont à l'œuvre. Des critères qui font largement appel au regard – on est dans un musée et il s'agit de donner à voir –, interdisant d'exposer côte à côte, par exemple, une pointe de flèche de date et de provenance incertaines, et un couteau arabe au manche incrusté d'émeraudes et de grenats.

En 1845, changement notable dans la présentation et dans le classement puisqu'on ne s'en tient plus à une simple énumération. Deux grands titres – histoire naturelle, antiquités et objets d'art – coiffent l'ensemble et se subdivisent chacun en cinq sous-ensembles : mammifères ; oiseaux ; poissons, mollusques, rayonnés ; botanique ; géologie et minéralogie pour l'histoire naturelle. Et, pour les antiquités et objets d'art : médailles, monnaies, copies, empreintes, etc. ; armes, armures et objets de fer, etc. ; vitraux, émaux anciens, émaux modernes et cuivres, etc. ; vases ; objets divers. Tout se passe comme si on cherchait à suggérer que l'ordre imposé par les sciences naturelles pouvait s'appliquer également aux artefacts humains. À la différence cependant de l'histoire naturelle dont les intitulés, précis et ramassés, couvrent un champ scientifique en sa totalité (les trois règnes), les antiquités et objets d'art multiplient les intitulés qui prennent parfois la forme de véritables énumérations (médailles, monnaies, copies, empreintes, etc.), sans qu'apparaisse clairement un espace commun. Bien plus, à l'intérieur de chaque catégorie d'objets, les termes retenus sont d'inégale extension et laissent entre eux des vides : si, par exemple, dans le regroupement armes, armures et objets de fer, les armes et armures délimitent un champ (celui de la guerre offensive et défensive), l'intitulé « objets en fer » a pour effet de le limiter (en seront exclus les armes et armures qui ne sont pas en fer), et en même temps de l'ouvrir, ce qu'accentue le recours à un « etc. » qui permet tous les ajouts. Et même lorsqu'une rubrique paraît bien cernée, par exemple celle des vases, sa composition n'en reste pas moins hétérogène : elle comprend bien deux vases (un vase à parfum, un vase arabe) mais aussi une lampe funéraire et une salière romaine.

Dans la liste de 1846-1847 – aucune autre ne sera publiée jusqu'à la fin du XIX^e siècle –, l'histoire naturelle se subdivise en zoologie, botanique, géologie et minéralogie alors que l'archéologie, qui tient lieu maintenant de grand titre et qui s'est substituée aux antiquités et objets d'art, comprend huit rubriques. Aux médailles, monnaies, empreintes s'ajoutent dorénavant jetons, sceaux, cachets, poids, toujours suivis de etc. On sépare les armes et armures des objets en fer, lesquels forment une nouvelle rubrique avec les objets en cuivre (eux-mêmes rangés l'année d'avant avec les émaux et vitraux). Aux émaux (qu'on ne distingue plus en anciens et

modernes), on adjoint la verrerie, la faïence et les grès, et on crée trois groupements nouveaux : ivoires, bois sculptés ; bijoux, meubles ; livres, brochures, manuscrits, autographes, gravures, dessins, etc. Et, au terme de ces énumérations, il y a toujours la case « objets divers ».

Sa persistance, à chaque nouvelle étape, montre les limites de ces tentatives de mise en ordre, et elle en est même l'expression la plus forte. Fausse catégorie, puisqu'elle ne rassemble les objets que par défaut, elle est néanmoins indispensable à la constitution des autres ensembles. Si elle n'apparaît pas dans les sciences naturelles, elle y est pourtant présente sous une autre forme, celle du spécimen isolé n'entrant dans aucun classement. Il est vrai que le musée, en dépit de son ambition affirmée de présenter des collections locales achevées, expose aussi des spécimens étrangers au département. Il continue d'ailleurs à recevoir nombre « de belles espèces exotiques » envoyées par le Museum de Paris. En 1842, un papion, jeune âge ; une mangouste des Indes ; une oie de Madagascar ; un savacou... Il n'en reste pas moins que cette catégorie négative, qu'elle prenne la forme des « objets divers » ou celle de l'exemplaire unique, apparaît comme la condition de tout essai d'ordre et de toute classification.

Si, dans le domaine de l'histoire naturelle, les catégories sont constantes, rien de plus changeants que les critères qui organisent les antiquités et objets d'art, selon la matière, la forme, la fonction, la technique, l'époque... D'où ces modifications successives, ces tâtonnements, ces suppressions et recompositions, témoignant de la difficulté à trouver cet ordre qui, comme le note Michel Foucault (1966 : 11), est « à la fois ce qui se donne dans les choses comme leur loi intérieure, le réseau secret selon lequel elles se regardent en quelque sorte les unes les autres et ce qui n'existe qu'à travers la grille d'un regard, d'une attention, d'un langage ; et c'est seulement dans les cases blanches de ce quadrillage qu'il se manifeste en profondeur comme déjà là, attendant en silence le moment d'être énoncé ».

À côté des *Mémoires de la Société*, une autre source met en œuvre les mêmes procédés, les cahiers d'inventaire qui débute en 1846. Les deux premières années, les objets sont enregistrés sous ces mêmes rubriques fluctuantes (histoire naturelle, archéologie, armes et armures, verreries, ivoires, antiquités, bijoux...). Puis, à partir de 1848 et jusqu'à nos jours, ils sont inscrits, mois après mois, par ordre d'arrivée : sans doute a-t-on pris acte de l'impossibilité de tenir à jour un tel registre.

Enfin, l'unique catalogue conservé au musée, non daté mais tenu sans doute au milieu du XIX^e siècle, ne concerne que les antiquités et objets d'art du musée départemental. L'exclusion des sciences naturelles autorise un classement chronologique, les objets étant rangés par époques suivant le modèle

d'une histoire universelle : l'Égypte, la Grèce, l'époque celtique, l'ère gallo-romaine, l'ère chrétienne (le Moyen Âge), l'époque Renaissance-art moderne.

Peu d'échantillons illustrent les trois premières périodes (13 pour l'Égypte, 7 pour la Grèce, 16 pour les Celtes), chaque objet étant pleinement identifiable par sa seule appartenance à une époque. Est considéré comme celtique tout ce qui est couteaux, pointes de flèches, haches, dites « druidiques ». Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que Pierre de Cessac, lecteur de Boucher de Perthes, distinguera les grandes subdivisions de la préhistoire. Beaucoup plus nombreux, les objets de l'ère gallo-romaine, de l'ère chrétienne et de la Renaissance (dans laquelle est inclus le siècle de Louis XIV) exigent des identifications plus ramifiées. On a eu recours à six rubriques pour la période gallo-romaine, bien représentée dans la Creuse : sculptures ; urnes en verre ; poteries en terre ; armes et ustensiles de bronze, de cuivre et de fer ; ustensiles en diverses matières ; émaux, verroteries, os et dents d'animaux. Des subdivisions tantôt très précises et retenant à la fois la forme, la matière et la fonction (urnes en verre, poteries en terre), tantôt plus lâches (armes et ustensiles de bronze, de cuivre et de fer) et complétés par une catégorie mal définie (ustensiles de matières diverses). Une instabilité et une imprécision des catégories, d'autant plus frappantes que l'époque est plus rapprochée. Un bon exemple en est donné par les objets de la Renaissance et l'art moderne, qui se répartissent entre huit rubriques d'inégale extension et dont plusieurs se chevauchent ou même se redoublent. En voici la liste sans commentaire : 1) sculptures en bronze, cuivre, ivoire, bois et pierre, poteries ; 2) peintures en émail sur plaques de cuivre ; 3) armures, armes offensives, serrures, travaux de serrurerie, coffrets, ustensiles ; 4) meubles ; 5) broderies anciennes ; 6) peintures en émail ; 7) armes et insignes ; 8) ustensiles et objets divers.

À mesure qu'on se rapproche dans le temps, l'arrangement chronologique révèle ses insuffisances, au point qu'il a fallu ajouter à l'époque moderne, trois grandes têtes de chapitre : céramique moderne ; objets d'art et de curiosité moderne ; collection d'objets d'art et de curiosité étrangère. Faute de dénominations appropriées, on a recours au terme ancien et vague de « curiosités ». Il est vrai que le mécanisme d'enrichissement du musée – en grande majorité fait de dons, donc d'objets qu'on ne choisit pas – perpétue en quelque sorte, sans le vouloir, la tradition du cabinet des merveilles et de la vieille culture de la curiosité.

À côté de ces premières tentatives de classement, se dessine une certaine politique d'acquisition, lisible elle aussi dans le cahier d'inventaire qui donne toujours la provenance des objets, précisant s'ils ont été donnés, achetés ou déposés. La Société savante de Guéret, comme la plupart de ses homologues, repose sur une direction collégiale, et plusieurs de ses membres sont des collectionneurs avisés. Aussi les achats, malgré leur

rareté et la faiblesse des moyens mis en œuvre (en 1853 sur une dépense totale de 962 francs, 18 sont consacrés à l'achat d'antiquités et 14 à des monnaies), dénotent des choix judicieux et surtout ils marquent bien la volonté de rassembler les richesses artistiques propres aux pays : émaux de Limoges et tapisseries d'Aubusson, tous les deux de renommée mondiale. L'intérêt que le XIX^e siècle a porté au Moyen Âge n'a-t-il pas aidé à la réhabilitation de ces productions locales, particulièrement florissantes à cette période ? Ainsi, en 1848, un premier émail est acheté et vient s'ajouter à la collection déjà existante (25 émaux en 1847), deux autres sont acquis en 1853, un en 1856, une superbe châsse en 1864, d'autres en 1879, 1887, 1901. De la même manière l'achat de tapisseries – la première est acquise en 1868 – vient compléter la collection qui existe depuis 1837. Le catalogue des émaux sera dressé en 1887, celui des tapisseries en 1888. Les conservateurs achètent beaucoup d'autres objets, objets de fouilles, statuaire régionale. Au fil des années, l'acquisition de spécimens de sciences naturelles se réduit – en 1895 juste un perroquet – et le volet archéologie tend à s'étendre imperceptiblement à toutes les productions locales, notamment aux objets d'artisanat en train de tomber en désuétude et non encore catalogués comme objets de folklore. Ainsi, deux serrures anciennes, un crochet à peser, une fibule en argent de paysan de la Creuse, un coffre en fer, une râpe à tabac, des clefs, un épi de faîtage, un villebrequin ancien... Et cet intérêt latent pour ce qu'on appellera le folklore – le terme ne sera utilisé dans les *Mémoires de la Société* qu'en 1931, et on qualifie en 1878 le conservateur « d'aimable folkloriste » – se traduit aussi par des publications qui portent d'abord, comme ailleurs en France, sur les traditions orales : deux études sur les légendes de Creuse par François Bonnafox ; les *Esquisses marchaises* par Louis Duval (avec un chapitre sur le culte des eaux) ; une étude du patois creusois ; enfin, dans la rubrique « Mœurs et usages », un article sur une famille de paysan, par l'abbé Richard. Mais plus qu'ailleurs le folklore met du temps à être officialisé (Arlaten, le musée provençal, ouvre en 1899, celui d'Alsace en 1907 et celui du pays basque en 1923) : est-ce parce que la Creuse ne possède pas, comme ces riches régions, un art populaire bien caractérisé ?

À la fin du XIX^e siècle plusieurs objets religieux – bannières, croix processionnelles, Saintes huiles, etc. – rejoignent le musée, à une époque de désaffection religieuse bien marquée en Creuse¹⁷ et qu'il faut sans doute lier à la migration annuelle des paysans creusois qui partaient en ville et surtout à Paris, s'embaucher comme maçon. On note par ailleurs que l'intérêt pour les peintres locaux, qui se marque un peu partout en France entre 1875 et

17. Voir à ce propos Louis Perouas 1985.

1880, gagne aussi Guéret puisque, plusieurs représentants de l'école de Crozant – entre autre Armand Guillaumin – entrent au musée.

Ainsi le musée de Guéret remplit pleinement le projet qu'il s'était donné et, à travers l'acquisition des productions artisanales et artistiques locales, recompose son histoire et dessine son identité. Mais, comme cela s'était passé pour l'histoire naturelle, les collections débordent vite la région (dépôts de l'État, dons d'Alexis Rouart et d'Émile Guimet). En 1905 les locaux sont devenus insuffisants et le musée s'installe dans un hôtel particulier du XVIII^e siècle, le Palais de la Sénatorerie.

Trois guides permettent de suivre l'évolution des collections au XX^e siècle (un catalogue commencé en 1931, est resté inachevé). Publié en 1931, en 1956 et en 1988, chacun témoigne des conceptions muséographiques de son temps. Dans le premier guide, on voit apparaître une terminologie nouvelle, avec la création de deux salles : l'art populaire creusoise et l'ethnographie qui s'ajoutent à l'ancien fonds¹⁸.

À la salle d'art populaire appartiennent meubles rustiques, pièces de costumes (de nombreuses coiffes), instruments de musique et « ustensiles locaux divers » (platine à faire des galettes de blé noir, fuseaux, quenouilles, fend-paille, barge à broyer le chanvre, etc.) avec leurs dénominations en patois (couade, virette, bouérador), peintures représentant des scènes rustiques (paysans marchois, scieurs de long). L'ensemble apparaît encore modeste. On remarque qu'il insère des éléments qui avaient aussi bien place ailleurs (les peintures pouvaient être exposées dans la salle d'iconographie creusoise), et surtout qu'il n'inclut pas des objets qui auraient dû s'y trouver. Ainsi, c'est dans la salle des armes que, curieusement, sont montrés horloges rustiques des XVIII^e et XIX^e siècles, serrures et cadenas, clefs anciennes, cuillers et fourchettes, boutons, et les inévitables objets divers (un rangement qui n'est pas sans rappeler la liste d'acquisition qui, un siècle auparavant, regroupait armes, armures et objets de fer dans la même catégorie).

La salle d'ethnographie, exact pendant de celle d'art populaire creusoise, est destinée à l'exotisme, à l'exemple de ce qui fut fait au Trocadéro en

18. C'est aussi en 1931 que l'art populaire prend officiellement sa place avec la publication des nouveaux statuts de la Société des sciences : « La Société a pour but non seulement l'étude des sciences naturelles et de l'archéologie mais encore, d'une façon très générale, l'étude des diverses branches de l'histoire, des sciences, de l'économie sociale et du folklore, le tout spécialement considéré du point de vue local ». Fidèle à son orientation initiale qui déjà voulait aborder tous les savoirs en privilégiant le point de vue local, la Société intègre les disciplines nouvelles. Le folklore y tient une place de choix et l'influence de Marc Bloch, qui séjourne dans la région et qui est affilié à la Société, est certainement déterminante. En 1935, l'index des *Mémoires de la Société* ne comporte pas moins de dix-huit rubriques. Et le folklore restera très présent jusqu'en 1968, époque où on lui substituera le terme d'ethnographie, nouvelle dénomination qui annonce le futur musée du Présidial, ouvert en 1984.

1878. On y admire des armes d'origine étrangère (fusils arabes et albanais du XVIII^e et XIX^e siècle, sabres japonais du XIII^e au XIX^e), des poupées algériennes, des amulettes et des statuettes funéraires égyptiennes, des estampes japonaises..., mais aussi, de façon incongrue, des souvenirs de la guerre de 14, une guillotine en réduction – œuvre d'un forçat de Guyane –, une tapisserie d'Aubusson représentant un reitre (comme si l'élément pertinent ici était le sujet représenté – un cavalier allemand). Les faïences et porcelaines d'Extrême-Orient, sont présentées avec les céramiques françaises. Tout dépend des critères retenus, et ils sont variables. D'où ces tentatives pour trouver une sorte de dénominateur commun à des objets très hétéroclites et qui ont du moins le mérite de provoquer le regard.

Le guide de 1956 introduit la description des salles par des exposés généraux, destinés à donner aux visiteurs le cadre chronologique dans lequel s'insèrent les objets présentés. Périodisation affinée en trois époques : préhistorique et celtique, gallo-romaine, médiévale, pour les objets les plus anciens ; écoles primitive, classique, moderne, pour la peinture, qu'accompagne une histoire succincte des émaux et des tapisseries. Mais on parle encore, et cela jusque dans les années 1950, de « l'époque barbare », correspondant au haut Moyen Âge. Une partie des objets présentés en 1931 dans la salle des armes rejoignent en 1956 la salle du folklore (les horloges rustiques, serrures, cadenas, clefs, etc.). D'autres restent en attente et paraissent égarés là où ils sont exposés : ainsi la salle d'iconographie creusoise, d'abord réservée aux peintures, dessins et sculptures, abrite en 1956 des documents beaucoup plus disparates (portraits de Creusois célèbres, armoiries, vieux almanachs, prospectus...) dont certains relèvent du folklore. Bref, il y a toujours des lots d'objets résiduels, comme si une certaine part de désordre était impossible à éliminer, comme si la difficulté à nommer les classes d'objets, se prolongeait dans la difficulté à les montrer dans un certain voisinage. Sous quelle étiquette les ordonner ? Selon quels critères les juxtaposer ?

Le dernier guide du musée de la Sénatorerie, paru en 1988, ne s'attache plus, comme les précédents à recenser tous les objets exposés mais attire l'attention, salle après salle, sur la qualité, l'originalité ou la rareté de telle ou telle pièce d'art qu'on cherche à mettre en valeur. L'évolution des règles muséographiques, l'arrivée de donations importantes ont entraîné de grands remaniements. Il a fallu renoncer à montrer intégralement les collections comme c'était la règle jusqu'en 1970, et le musée se consacre dorénavant aux beaux-arts et à l'archéologie. Ont disparu les salles d'ethnographie, d'art populaire et de minéralogie. Ces deux dernières collections ont rejoint le nouveau musée du Présidial, ouvert depuis 1984. Et comme on réserve aujourd'hui le terme d'ethnographie à l'ethnographie

régionale, les différents objets qui, en 1956, se côtoyaient dans la salle de ce nom, ont été redistribués un peu partout. Ainsi les fusils arabes et les sabres japonais ont rejoint la salle des armes. Les productions artistiques locales continuent à prédominer – orfèvrerie limousine, tapisseries, statuaire régionale – et l'archéologie, après une absence prolongée (vingt-cinq ans), a repris sa place. Depuis 1970, en effet, un service régional permanent a permis de multiplier les fouilles dont les résultats sont maintenant présentés selon une approche totalement renouvelée : on ne cherche plus à montrer des séries complètes, à rendre compte de la forme ou de la fréquence d'un objet mais plutôt à suggérer son usage, sa place sur le lieu même de sa découverte, reconstitué avec précision.

Le récent musée du Présidial se consacre à l'ethnographie et sa présentation s'inspire des principes muséologiques en faveur dans les années 70 (ceux qui ont donné naissance aux écomusées). On a cherché à donner une vue d'ensemble des milieux géographiques et humains propres à la Creuse, en utilisant les anciennes collections de minéralogie, quelques spécimens de zoologie (prélevés dans la salle des sciences naturelles), des objets d'arts populaires. Ainsi les familles de roches sont associées à leur lieux d'exploitation ou à des usages passés, les animaux replacés dans les biotopes caractéristiques de la Creuse (milieux forestiers et gorges rocheuses ; habitations, parcs et jardins ; landes sèches et fonds tourbeux ; marais, étangs, cours d'eau ; bocages et zones cultivées). Quant aux objets de folklore, ils ont pris place à l'intérieur d'unités cohérentes : reconstitution d'une cuisine paysanne, ateliers d'artisans...

La formation de ces nouveaux ensembles laisserait penser que la classe des objets divers est appelée à disparaître. Pourtant, on continue à les voir mentionnés dans les listes d'acquisition publiées par le *Bulletin du Musée* édité depuis 1926, lesquelles obéissent à des principes de classement toujours à reprendre et à affiner. Par ailleurs, on voit se constituer depuis les années 70 des réserves de plus en plus importantes, où sont gardés les objets qui ne sont plus exposés : n'a-t-on pas là une forme matérielle de ce « reste » incompressible ? Le relais aux développements futurs du musée, à de nouvelles façons de recomposer, de regarder.

Ce que met en jeu le renversement qui s'est opéré dans la conception même du musée, ce sont d'autres manières d'ordonner les choses et de les voir : on est passé d'une vision sérielle, exhaustive, à une approche plus globale qui tente de situer l'objet dans son contexte. On comprend que la salle de sciences naturelles, dont on ne sait trop quoi faire pour l'instant et dont la présentation est devenue obsolète, ne rentre plus dans ce projet général. Mise entre parenthèses, sorte de musée dans le musée, cette salle qui

témoigne des premiers efforts pour systématiser les connaissances, est devenue en soi objet de curiosité et n'a plus qu'un intérêt historique¹⁹. C'est un chemin inverse qu'ont suivi d'autres ensembles d'objets qui relevaient d'abord de la curiosité et qui peu à peu ont été situés dans une chronologie et ont trouvé sens dans un ensemble plus vaste : fossiles, haches druidiques désormais intégrés dans la préhistoire, ou les objets locaux devenus ensuite objets de folklore et aujourd'hui rapportés à l'ethnographie.

MOTS-CLÉS/KEYWORDS : collection/*collection* – curiosités/*curiosities* – musée/*museum sciences* – classer/*systems of classification* – histoire naturelle/*natural sciences*.

BIBLIOGRAPHIE

Doublard du Vigneau, Simon

1988 *Le Musée de Guéret, Creuse en Limousin*. Guéret, Colmar.

Foucault, Michel

1966 *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard.

Hugon, Henri

1932 « La Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse de 1832 à 1932 », in *Le centenaire de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse et du musée de Guéret*. Guéret, Imprimerie Lecante : 31-43.

Janicaud, Georges

1931 *Guide du visiteur*. Guéret, Imprimerie Lecante.

Laborde, Camille, Maurice Dayras, Henri Hemmer & Simone Nicolas

1956 *Guide du visiteur, Musée de Guéret*. Guéret, Imprimerie Lecante.

Perouas, Louis

1985 *Refus d'une religion, religion d'un refus*. Paris, École des hautes études en sciences sociales.

Pomian, Krzysztof

1987 *Collectionneurs, amateurs et curieux*. Paris, Gallimard.

Poulot, Dominique

1988 « La visite au musée, un loisir édifant au XIX^e siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, mai-juin : 187-196.

Schaer, Roland

1993 *L'Invention des musées*. Paris, Gallimard (« Découvertes » 187).

19. La salle de sciences naturelles a non seulement acquis un intérêt historique, mais elle est devenue aujourd'hui, pour les entomologistes de l'université de Poitiers, une réserve d'échantillons.

Solange Pinton, *Des mots pour inventorier, ordonner, montrer. À propos du musée de Guéret.* — En retraçant l'histoire du musée de Guéret, cet article se propose de réfléchir aux problèmes de classification et de présentation auxquels est confronté un musée qui a la double ambition de montrer et de transmettre un savoir, les sciences naturelles étant, au début du XIX^e siècle, considérées comme le modèle de classification par excellence, applicable à tous les domaines. Les tentatives pour y soumettre les antiquités, puis les objets d'art et d'archéologie, font apparaître l'extrême diversité des ordres possibles, doués chacun d'une cohérence propre, d'où, peu à peu, émergeront de nouvelles présentations et conceptions muséographiques.

Solange Pinton, *The Words to Inventory, Order, Arrange, Show: The Guéret Museum.* — By presenting the history of the Guéret Museum, attention can be focused on the problems of classification and exhibition with which the Museum had to deal in its efforts to display and transmit knowledge. At the start of the 19th century, the « natural sciences » were considered to be the very model of a system of classification, one that could be applied to all fields. Attempts to apply it to Ancient times and then to art and archeology brought to light the extreme diversity of possible ways of ordering and arranging things, each with its own coherence. Out of this, new approaches to conceiving of museums and organizing shows gradually emerged.